Document généré le 13 août 2025 05:32

Sociologie et sociétés

Présentation
Activité et circonstances de l'activité
Activity and circumstances of activity
Presentation

Henri Eckert et Mircea Vultur

Volume 48, numéro 1, printemps 2016

Le travail au prisme de l'activité
Work through the lens of activity

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1036880ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1036880ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Eckert, H. & Vultur, M. (2016). Présentation : activité et circonstances de l'activité / Activity and circumstances of activity. *Sociologie et sociétés*, *48*(1), 5–12. https://doi.org/10.7202/1036880ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Présentation

Activité et circonstances de l'activité

HENRI ECKERT
UFR Sciences humaines et Arts
Université de Poitiers
Courriel : henri.eckert@univ-poitiers.fr

MIRCEA VULTUR
Institut national de la recherche scientifique (INRS)
Centre Urbanisation Culture Société
Courriel : mircea.vultur@ucs.inrs.ca

Dans le chapitre iv de son livre *Éducation, savoir et production* (2001), Roger Cornu évoque cette forme d'intelligence dite rusée, qui se manifeste dans les situations pratiques de la vie sociale en général, de l'activité professionnelle en particulier, et désignée par le mot grec *mètis*. Il s'agit, selon Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant (1978), cités par Cornu, d'une intelligence qui « apparaît toujours plus ou moins « en creux », immergée dans une pratique qui ne se soucie, à aucun moment, alors même qu'elle l'utilise, d'expliciter sa nature ni de justifier sa démarche » (Cornu, 2001 : 93). Une intelligence à l'œuvre dans les situations pratiques donc, dont les modalités ou les règles d'intervention ne seraient guère explicitées au cours de ces pratiques, difficile à cerner… Mais alors, pourquoi nous y référer dans l'introduction à ce numéro de *Sociologie et sociétés* ?

DÉTOUR : LA *MÈTIS* PROFESSIONNELLE

L'intelligence rusée permet de contourner les obstacles auxquels se heurtent les activités humaines ; elle permet, par exemple, au voilier d'avancer contre le vent. Si les situations concrètes dans lesquelles elle agit sont diverses mais toujours pratiques, il n'en reste pas moins difficile de la cerner et de la définir strictement. S'agit-il d'une

intelligence tacticienne sinon technicienne, comme le donnerait à penser l'exemple de la voile ? Cornu propose, plutôt que de trancher trop vite l'alternative, de repérer les manifestations de la *mètis* dans deux situations fournies par la mythologie grecque. Prométhée vole le feu pour le donner aux hommes et ces derniers auraient, par ce don, acquis la maîtrise d'une technique nécessaire à leur survie. Mais il peut être plus intéressant encore de remarquer comment l'intelligence rusée trompe un pouvoir et s'empare d'une connaissance : la *mètis* jouerait ainsi dans un rapport de défi à tout pouvoir, permettant de contrer la subordination et, parfois, d'y échapper. Cornu nous propose une deuxième situation, toujours empruntée à la mythologie grecque, dans laquelle Mètis, personnage qui a donné son nom à l'intelligence rusée, est opposée à Thémis. Mètis a été la première épouse de Zeus, elle est engloutie dans le corps de celui-ci — il l'avale — qui prend ensuite Thémis pour seconde épouse. La *mètis* s'épuiserait-elle donc dans une intelligence formelle, symbolisée ici par Thémis, appuyée sur des connaissances et des règles explicites, transmises et dès lors transmissibles, sans doute issues des solutions inventées antérieurement par la *mètis* ? Ainsi, l'intelligence formelle réglerait-elle les pratiques dans des contextes contrôlés, codifiant et stabilisant les pratiques en question, tandis que l'intelligence rusée resterait, selon une citation d'Aristote rapportée par Cornu (2001 : 94), « toute tendue vers le mouvement des choses et des actions en cours » ? Évanouie à peine sa tâche accomplie ?

Si la *mètis* se manifeste donc comme « intelligence des situations » — Cornu réfère en effet la *mètis* à une intelligence des situations, intelligence pratique que Henri Wallon oppose à l'intelligence discursive — elle se tient dans un rapport ambigu aux pratiques formalisées. C'est à cet endroit qu'il convient de nous rapprocher des situations de travail. La *mètis* est à l'œuvre dans toute situation où subsiste, du fait d'un défaut de prescription des activités productives ou de l'impossibilité de contrôler des situations de travail par trop aléatoires d'une part, mais aussi, d'autre part, du fait des rapports sociaux qui sous-tendent les contextes d'activité, des marges d'indétermination telles que l'agent — ou le collectif — engagé dans la situation se trouve contraint d'inventer ou, pour le moins, d'ajuster ses comportements et de rechercher les solutions lui permettant d'effectuer la tâche qui lui est confiée ou à laquelle il s'est attelé de son propre chef, seul ou en collaboration avec d'autres. Il convient donc de distinguer, aux seules fins d'analyse[1], les deux dimensions en jeu dans ces situations, la dimension plus explicitement sociale et celle, plus essentiellement technique. Les dispositifs productifs et, par conséquent, les pratiques dictées par l'assujettissement aux techniques mises en œuvre dans une situation productive donnée tendent à circonscrire le champ d'intervention de la *mètis*. En ce sens la *mètis* est, selon Cornu, une « pratique subordonnée à la technique » ; elle n'intervient que dans l'intervalle entre la mise en œuvre technique, en quelque sorte ritualisée, et la pratique effective de l'agent engagé dans l'activité productive. Faut-il pour autant borner l'action de la *mètis* à la production de

1. Il est en effet difficile de séparer totalement les dimensions sociales et techniques dans la sphère des activités productives. Les choix techniques ne sont, notamment, jamais indifférents aux rapports sociaux qui sous-tendent les procès de production.

l'écart, observé d'abord par les ergonomes, entre travail prescrit et travail réel ? Certainement pas puisqu'elle n'intervient pas seulement dans les réponses concrètes aux contraintes techniques des situations de travail mais joue aussi dans les rapports sociaux engagés dans l'activité de travail, susceptible d'être traversée par des conflits ou marquée par des tensions entre des groupes sociaux diversement impliqués dans l'organisation du travail et la collaboration à la réalisation des tâches concrètes.

L'espace propre à la *mètis* se trouverait-il dès lors inéluctablement réduit, au fur et à mesure du développement des processus de codification et de standardisation des tâches qui cadrent l'exécution du travail ? Sans doute faut-il ici rompre avec certaines représentations du travail et notamment avec l'image mécaniste qu'en a proposée Charlie Chaplin dans *Les temps modernes* (Bidet, 2015). Mais sans doute faut-il tenir compte aussi du fait qu'il n'est guère possible, selon Maurice Halbwachs et Marcel Mauss cités par Cornu, de penser l'activité technique indépendamment de l'activité professionnelle dans la mesure où toute activité technique implique, à des degrés variables selon les cas, la sphère des relations interindividuelles et sociales. Il faut enfin prendre acte de ce paradoxe qui fait que, plus les prescriptions de l'activité sont détaillées plus elles risquent de se heurter à ce qui, de cette réalité, continue de leur échapper, c'est-à-dire l'infinie variabilité des contextes matériels et humains dans lesquels l'activité est effectuée. Il subsisterait donc, dans toute activité humaine en général et dans toute activité productive en particulier, un espace dans lequel l'intelligence rusée est requise par les situations et mise en œuvre par les agents. Le propos tenu par Cornu sur la *mètis* ouvre ainsi la perspective d'une approche des situations de travail qui, sans oublier les contextes sociaux et la structure des relations sociales globales ou propres à un domaine d'activité particulier, s'intéresse à ce qui, dans tout travail humain, s'invente constamment du seul fait de la nécessité d'ajuster les comportements, voire les règles et les prescriptions, aux conditions effectives de réalisation des tâches, au point d'imposer leur recomposition, voire leur redéfinition. L'approche du travail centrée sur l'analyse de l'activité effective des agents tient-elle pour autant ce programme ?

LE TRAVAIL AU PRISME DE L'ACTIVITÉ

La sociologie du travail aurait-elle, d'ailleurs, négligé, au cours de son histoire, de s'intéresser à l'activité effective, concrète des agents ? C'est la question que pose Alexandra Bidet dans l'introduction à un ouvrage collectif qu'elle a coordonné, paru en 2006 (Bidet, 2006). L'ouvrage porte sur l'approche du travail par l'analyse de l'activité et constitue une sorte de « manifeste pour une prise en compte rapide et complète du travail en train de se faire » (Giraud, 2007). Bidet pose d'entrée de jeu ce constat, pour le moins paradoxal : « un regard rétrospectif sur la tradition de sociologie du travail, initiée en France par Georges Friedmann, atteste d'un intérêt marginal pour le travail comme accomplissement pratique ». Comment, dès lors, rendre compte de ce qu'elle désigne comme une « méconnaissance » ? La tradition de recherche issue de Friedmann aurait eu « tendance à abstraire à la fois le temps et la technicité de l'étude du travail » et ce processus d'abstraction tiendrait lui-même au fait que l'analyse des

séquences de travail n'aurait été « qu'un moyen pour étudier autre chose », selon une formule de S. Erbès-Seguin, reprise par Bidet. Cette autre chose ? Le rapport salarial qui, en tant que s'y jouent toujours — et contradictoirement — la liberté des contractants et la subordination temporaire des salariés à ceux qui les emploient, engagerait les ambivalences de la situation d'emploi et des comportements des uns et des autres. Au cœur de ces ambivalences apparaît la question de l'autonomie du salarié, aux prises avec la prescription des tâches qui lui incombent, contraint de se soumettre au protocole technique qui régit l'activité, susceptible seulement d'ajuster ses comportements pour pallier les insuffisances de la prescription. L'activité de travail y aurait perdu toute consistance et cette focalisation sur la question de l'autonomie aurait empêché d'approcher l'activité réelle, les manières concrètes d'accomplir les tâches imparties, le travail effectif en somme, tel qu'il se fait *in situ*. Voilà l'écueil qu'une sociologie de l'activité vise à surmonter !

Son souci de l'autonomie des salariés aurait conduit la sociologie du travail, dans la tradition issue de Friedmann en l'occurrence, à hypostasier la figure de l'artisan, censé maîtriser les conditions de réalisation d'un objet complet, tandis que l'ouvrier apparaît comme un artisan dépossédé. Séparé de son travail, le travailleur salarié fait face à l'émiettement de son activité (Friedmann, 1956) et sa contribution productive n'est plus saisie que par le temps qu'il y consacre. Le travail est plus que jamais perçu comme quantité de temps et, en tant que tel, de manière abstraite, indifférente aux tâches elles-mêmes. Le seul récit possible est alors, sauf à se tourner vers l'ergonomie, non celui d'un travail qui se fait mais celui d'un travail qui se défait. La tradition issue de Pierre Naville échappe au mythe de l'unicité du travail artisanal et peut dès lors s'intéresser aux activités effectives dans l'objectif de comprendre l'économie des temps — temps de la vie et temps de la production — qui sous-tendent les transformations contemporaines de l'organisation du travail. Cette approche alternative permet ainsi de saisir les formes de coopérations et les interdépendances accrues entre salariés dans l'accomplissement du travail (Naville, 1963). Bidet poursuit en soulignant la tendance en faveur d'un retour des sociologues du travail dans l'atelier, lié au désenclavement de la sociologie du travail sous l'effet de la diffusion, en France notamment, mais aussi ailleurs dans le monde francophone, des sociologies issues de l'École de Chicago notamment. Dans le même mouvement, la sociologie du travail se dégage d'une conception abstraite de la technique, perçue du point de vue d'une rationalité instrumentale, au profit du point de vue d'une « sociologie de l'émergence, de l'instant pratique », selon la formule d'Isaac Joseph rapportée par Bidet. Là encore, Naville avait ouvert la voie avec ses travaux sur les agents faisant face à des systèmes techniques automatisés, qui fonctionnent quasi indépendamment de l'opérateur. L'agent n'est plus alors cet individu souverain qui se pose face à la tâche, remarque Bidet qui poursuit, citant Naville, mais « un homme qui intervient, qui agit, et pour qui le sens de l'individualité et de l'identité qu'il possède est le sens de son intervention propre dans des actes déterminés et non la figure d'une image » (Bidet, 2006 : 13). L'approche des situations de travail au prisme de l'activité vise dès lors à « ressaisir [ces] deux dimensions du travail précédemment négligées : sa *temporalité* et sa *technicité* ».

L'approche des situations de travail au prisme de l'activité permet-elle alors de dire le travail effectif. Bidet (2010) en fournit un exemple à travers son analyse du travail de techniciens de la téléphonie occupés aux mêmes tâches de gestion des flux d'appels. L'analyse lexicale des entretiens menés avec ces agents lui permet alors de « repérer, derrière la variabilité des récits, deux groupes utilisant chacun un vocabulaire spécifique pour décrire l'activité » : les « guetteurs » et les « explorateurs ». Les « guetteurs » se différencient des « explorateurs » non seulement par leur vocabulaire mais également par des conceptions divergentes du « vrai boulot ». Alors que les guetteurs sont à l'affût de « la panne technique « *franche* » et « *palpable* » » et valorisent les interventions qui consistent en réparations, les « explorateurs » plongent dans le flux du trafic téléphonique, qu'ils accompagnent et tentent d'optimiser. Mais dans l'un et l'autre cas, « la valorisation d'un « vrai boulot » ne se sépare pas d'un effort pour maintenir ou retrouver — dans un contexte d'obsolescence rapide et de plasticité des techniques — un équilibre, un accord rythmique dans la relation au milieu ». Le « vrai boulot » apparaît ainsi comme une catégorie qui permet de penser l'engagement actif des agents dans leur travail, lequel relève, selon la formule d'Yves Schwartz (1987), de « l'usage de soi par soi ». Bidet (2010 : 131) poursuit : « dans les deux cas, la catégorie analytique de « vrai boulot » éclaire la constitution d'une identité, ou plus exactement d'un style professionnel », et son introduction ouvre « une piste pour approfondir la définition par E. C. Hughes du travail comme production normative ». S'il s'agit donc bien de focaliser l'attention sur le travail effectif, au cours duquel l'agent se constitue dans l'activité même, dans le mouvement même où il l'accomplit, qu'en est-il de l'intelligence rusée, inévitablement à l'œuvre dans une activité pratique qui s'invente ?

DE L'ACTIVITÉ COMME USAGE DE SOI AUX DRAMATIQUES D'USAGE DE SOI

À suivre Schwartz (1987), il convient de penser les usages de soi, dans les situations de travail en particulier, dans leurs relations aux deux autres pôles du triangle qu'il pose, celui de l'allocation des ressources, ou pôle de l'économie, et celui du bien commun, ou pôle du politique. Si l'auteur tend à penser désormais les usages de soi comme « dramatiques d'usage d'un corps-soi » (Schwartz, 2011) impliquées dans des débats de normes, nous en retiendrons d'abord — et c'est le point qui nous intéresse avant tout — que l'activité ne saurait être pensée en elle-même et pour elle-même, en dehors du système des relations économiques et politiques qui en déterminent l'effectuation. Le corps-soi est engagé dans une activité qui ne peut être saisie totalement dans son effectuation *in situ*, dans le moment même de son effectuation, mais qui doit être rapportée aux relations sociales dans lesquelles sont inscrits les protagonistes de la situation. C'est dans ce cadre que l'intelligence rusée — la *mètis* —, mise en œuvre par les agents dans les situations pratiques dans lesquelles ils agissent, s'avère décisive, en tant qu'elle invite en effet à penser leur action dans les liens de dépendance qui la contraignent, avec lesquelles la *mètis* tend à biaiser quand elle ne cherche pas d'abord et avant tout à s'en affranchir. Le débat des normes et des valeurs engagé dans les dramatiques d'usage du corps-soi est lui-même, en dernière analyse, un débat sur les conditions dans lesquelles les agents

sociaux produisent les conditions de leurs existences individuelles et sociales et débattent des manières d'assurer la cohésion sociale, une juste allocation des ressources et une juste répartition du « vrai boulot » comme du « sale boulot » (Hughes, 1996).

C'est dans cette perspective que le présent numéro de la revue *Sociologie et sociétés* ouvre la réflexion sur l'expérience du travail, menée du point de vue de ceux qui ont à l'accomplir sans toutefois dissocier cette expérience des contextes économiques, sociaux et politiques, ou de la structure des relations professionnelles propres à un domaine particulier. Une première partie intitulée « Théories et controverses » propose d'appréhender le travail comme activité et de le placer dans l'évolution de la sociologie du travail française au cours des trente dernières années. Les trois articles qui la composent présentent, chacun, une perspective originale et interrogent le type de sociologie qu'il convient d'adopter pour analyser le travail. L'article de Philippe Bernoux souligne ainsi l'absence d'une synthèse satisfaisante de l'objet « travail » et rappelle l'importance du sens du travail et des représentations de ce que font concrètement les ouvriers. L'auteur constate que l'organisation ne peut pas tout prescrire et qu'il incombe aux exécutants de pallier cette absence par leur initiative issue du désir d'avoir leur mot à dire sur les procédés et sur l'exercice de leur activité. La rationalité, reconnue exclusivement au groupe des « organisateurs », est contredite par le travail concret ; les ouvriers « bricolent » le monde du travail prescrit et s'approprient, à leur façon, les règles organisationnelles, en trouvant des arrangements qui échappent à la régulation formelle.

Le deuxième article de cette partie, écrit par Sylvie Célérier, apporte une contribution majeure à la sociologie de l'activité. Dans son optique, la sociologie de l'activité française telle qu'elle s'est développée, notamment dans le sillage des travaux de Bidet, présente en effet la caractéristique troublante de revendiquer une filiation avec Naville tout en s'éloignant du projet navillien. Naville invitait les sociologues à saisir le travail au moyen de l'activité dans la perspective de comprendre l'économie du temps qui sous-tend les transformations contemporaines de l'organisation du travail. Conscient des impasses dans lesquelles menait le mythe d'une unité perdue entre le travailleur et ses œuvres, cher à G. Friedmann, il avait appelé à réfléchir à des méthodes d'enquête en mesure de rendre compte du travail humain à partir, précisément, de la dynamique historique de séparation du travail et du travailleur, qu'il refusait d'analyser en termes d'éternelle mutilation. Mais cet appel, s'il a été entendu par les tenants de la sociologie de l'activité française, a suscité de leur part des réponses qui s'écartent de ce projet et s'emploient essentiellement à apporter la contradiction à la thèse de la fin du travail. L'article a donc l'immense mérite de rappeler ce que l'approche de l'activité embrasse, y compris comme perspective politique, et laisse de côté au regard du projet navillien.

Pour sa part, dans son article, Alexander Neumann procède à un développement théorique de l'évolution de la sociologie du travail, en constatant le détachement progressif du travail pratiqué et la focalisation sur l'organisation, qui conduisent à une « dissolution conceptuelle du travail ». Celle-ci a abouti à une sorte d'« invisibilité du

travail comme activité réelle ». Entre le travail en acte et les conceptualisations du travail en sociologie, l'écart est grand puisque la discipline est encore dominée par une séparation artificielle des concepts en débat. D'où l'intérêt d'aborder la notion d'activité « à la fois comme un effort de recentrer le regard sociologique sur le travail en actes qui est exercé et vécu par les salariés, et comme une conception alternative à la vision d'un travail sans qualités ».

La deuxième partie du dossier, intitulée « Recherches empiriques », réunit les contributions de Thierry Pillon, de Gwenaële Rot et François Vatin, de Stéphanie Tillement et Stéphanie Gentil, de Vassiliki Markaki et Vanessa Rémery, de François Aubry et de Mircea Vultur. Le corps dans les activités de travail, les transformations récentes des contextes de travail concrets dans les industries de flux (chimique et nucléaire) et le travail « en train de se faire » dans une usine nucléaire, l'activité tutorale ou celle des préposés aux bénéficiaires et des salariés de l'industrie des agences de placement sont les thèmes abordés par ces auteurs qui offrent autant d'occasions pour tester la pertinence heuristique du « travail au prisme de l'activité » et contribuent à la développer. Chacun des articles est issu de travaux originaux, autonomes dans leur façon d'aborder le thème soumis à l'étude. Dépassant la perspective du travail comme rapport salarial et l'approche ergonomique axée sur l'étude technique des postes, ces articles abordent l'acte de travail à l'intérieur d'une hétérogénéité de problématiques et de situations qui, en fin de compte, illustrent le constat de Pierre Rolle (1996 : 40) selon lequel : « Le travail (…) n'est pas en tant que tel, un objet scientifique sans équivoque. Il n'impose pas une façon unique de l'observer, de le décrire, un seul langage apte à en désigner les aspects et les éléments, un seul cadre où on puisse le saisir, une seule durée où tous les processus entraînés par le travail soient observables en même temps. » En ce sens, le regard sur le travail au prisme de l'activité contribue à mieux préciser les termes du débat sur le travail en sociologie puisque les paradigmes d'analyse qui le concernent sont en constante évolution, en quête incessante de nouveauté. Nous espérons que le prisme de l'activité, dans ses interprétations théoriques et ses diverses formes empiriques présentées par les articles de ce numéro, permettra au lecteur d'avoir une compréhension plus complète des débats et des évolutions paradigmatiques de la sociologie et, surtout, de cette fraction importante de la vie humaine qu'est le travail.

BIBLIOGRAPHIE

Bidet, A. (dir.) (2006), *Sociologie du travail et activité. Le travail en actes, nouveaux regards*, Toulouse, Octarès Éditions.

Bidet, A. (2010), « Qu'est-ce que le vrai boulot ? Le cas d'un groupe de techniciens », *Sociétés contemporaines*, n° 78, p. 115-135.

Bidet A. (2015), « Pourquoi dépasser l'image mécaniste du Charlot des *Temps modernes* ? », *Images du travail, Travail des images*, n° 1.

Cornu, R. (2001), *Éducation, savoir et production*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

Detienne, M. et Vernant, J.-P. (1978), *Les ruses de l'intelligence. La* mètis *des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

Friedmann, G. (1956), *Le travail en miettes. Spécialisation et loisirs*, Paris, Gallimard.

Giraud, F. (2007), Note de lecture sur Sociologie du travail et activité. Le travail en actes, nouveaux regards, Lectures [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 19 février 2007, consulté le 7 mai 2016. URL : http://lectures.revues.org/5464

Hughes, E.-C. (1996), *Le regard sociologique*, Paris, Éditions de l'EHESS.

Naville, P. (1963), *Vers l'automatisme social ?,* Paris, Gallimard.

Rolle, P. (1996), *Où va le salariat ?,* Lausanne, Éditions Page deux/Fondation Marcel Liebman.

Schwartz, Y. (1987), « Travail et usage de soi », *in* Bertran, M., Casanova, A., Clot, Y., Doray, B., Hurstel, F., Schwartz, Y., Sève, L. et Terrail, J.-P., *Je : sur l'individualité*, Paris, Messidor et Éditions sociales.

Schwartz, Y. (2011), « Pourquoi le concept de corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience », *Travail et apprentissages*, n° 7, juin.